

Queenship, Gender and Reputation in the Medieval and Early Modern West, 1060-1600, éd. Zita Eva ROHR et Lisa BENZ, s.l., Palgrave Macmillan, 2016; 1 vol. in-8°, xlv-214 p. (*Queenship and Power*, sans n°). ISBN : 978-3-319-31282-8.

Soucieuses de marquer le chemin parcouru depuis le *Medieval Queenship* édité par J. C. Parsons en 1994, les éditrices ont rassemblé huit textes autour de la réputation et du pouvoir des reines, que celles-ci soient héritières, épouses ou douairières. Elles ouvrent le volume par une copieuse introduction, largement historiographique, où domine toutefois très nettement la production anglophone, sans engager la discussion par exemple avec les deux collectifs *Femmes de pouvoir*, comptant respectivement vingt-trois et trente-et-une contributions issues de colloques de 2006, publiés à Valenciennes (2009) et à Bruxelles (2012), alors même qu'elles reprennent à ce dernier un texte de R.C. Gibbons.

Six études retiennent en particulier l'attention. Henric BAGERIUS (Gothenburg, puis Örebro) et Christine EKHOLST (Stockholm, puis Guelph, Ontario) donnent une excellente analyse de la manière dont le pouvoir exercé par Blanche de Namur, reine de Norvège et de Suède (1335-1363), et son mari a été discrédité par des rumeurs sexuelles, dont les premières attestations textuelles sont proférées par sainte Brigitte de Suède, liée à l'opposition aristocratique. Par la portée des observations formulées, cette étude dépasse largement le cas spécifique et contribue à une compréhension d'ensemble du pouvoir féminin médiéval. Mais rappelons que, comté ou marquisat lotharingien, le Namurois n'est en tout cas pas un « small duchy » (p. 100). La question de la sodomie alléguée du roi avec son favori est également touchée par Lisa BENZ (« independent scholar »), co-éditrice du volume, cette fois dans le cadre de la cour d'Angleterre, avant de se concentrer sur l'opposition que mena la reine douairière, Marguerite de France († 1318), contre son beau-fils Edouard II et Piers Gaveston, et d'élargir le propos sur la subtile démarcation (« fine line ») entre attitudes acceptables et inacceptables qui s'imposait aux reines. Enfin, Elena WOODACRE (Winchester) se penche sur Eléonore, reine de Navarre († 1479), en confrontant la réalité de son pouvoir, comme héritière puis souveraine, avec sa réputation posthume, une légende noire d'empoisonneuse fratricide et ambitieuse, née au 16^e s., enrichie au 19^e s., qui avait jusqu'ici parasité toute analyse de l'action politique de *Doña Leonor*. De leur côté, la romaniste Tracy ADAMS (Auckland, Nouvelle-Zélande) et l'historienne Zita Eva ROHR (Sidney, Australie), co-éditrice du volume, examinent dans la foulée d'autres chercheurs la réputation morale et politique de plusieurs princesses françaises (fin 14^e-début 16^e s.) : pour la première, les belles-sœurs Anne de Beaujeu et Anne de Bretagne, respectivement régente et reine de France, vues à travers le prisme de Brantôme qui, pour déformant qu'il soit, peut révéler certains schémas mentaux et a marqué l'historiographie jusqu'à récemment (ici confronté aux *Enseignements à sa fille* d'Anne de Beaujeu) ; pour la seconde, Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, et Isabeau de Bavière, reine de France, face notamment à la propagande de la maison de Bourgogne. Enfin, Rachel C. GIBBONS (« independent scholar », Londres) reprend en anglais une étude parue antérieurement en français sur cette même Isabeau de Bavière. Rappelons que la théorie galénique de l'orgasme féminin (p. 42-43) ne faisait pas l'unanimité face à la pensée aristotélicienne, ce qui peut mener à nuancer le propos de T. Adams sur ce point.

Deux études sont plus décevantes. Le travail de Christopher MIELKE (Budapest) est partiellement hors-sujet et d'une rédaction inutilement alambiquée. Vers 1079, la reine de

Hongrie Adélaïde commande une riche croix-reliquaire, chargée en intailles antiques aux relents impériaux, en *memoria* de sa mère, et la donne à la nécropole familiale paternelle, l'abbaye clunisienne de Saint-Blaise choyée par la maison de Rheinfelden, en particulier par son père Rudolf, duc de Souabe et anti-roi grégorien. Mais ce geste mémoriel réplique aussi celui posé par la première reine de Hongrie Gisèle de Bavière. Au 12^e s., les moines mettent l'accent sur la donatrice — le prestige d'une reine rehaussant leur abbaye — plutôt que sur ses parents et l'échec impérial de son père. De son côté, le Père James H. DAHLINGER s. j. (Le Moyne College, Syracuse, NY) montre qu'Etienne Pasquier traite des reines consorts et régentes dans ses *Recherches de la France* (1560 sv.) avec une arrière-pensée bien précise : soutenir l'exercice du pouvoir féminin par Catherine de Médicis. Mais le nez sur sa source, l'A. ne cite pas les travaux d'histoire du pouvoir féminin des seiziémistes ni des alto-médiévistes, et ne semble pas toujours avoir vérifié ou investigué les sources secondaires. Quelques remarques : avant 751, un monarque franc n'était pas oint (*contra* p. 92) ; à mon sens, Pasquier n'était pas « an advocate of gender parity avant la lettre » (p. 80) mais un défenseur d'un patriarcat efficace parce que tempéré ; ce qui a choqué le juriste et parlementaire Pasquier dans le supplice de Brunehaut, à l'aune du « théâtre des supplices » (Muchembled) que développait la 2^e m. du 16^e siècle, était probablement le caractère infamant et spectaculaire de la peine, sans doute inapproprié à ses yeux pour une reine.

Le volume est issu de plusieurs sessions de Kalamazoo (p. xvii), et le style de certains papiers s'en ressent (Mielke, Adams, Rohr) : la rhétorique de l'originalité l'emporte alors parfois sur celle de l'exposé méthodique s'insérant dans un travail collectif, relégué aux notes. Sur le plan matériel, les notes, ainsi que les citations en langue originale, sont malheureusement reportées en fin de chapitre. Quelques problèmes de *copy-editing* : référence absente (p. xxxv n. 2) ; Andre avec é (p. xl n. 39) ; Surrey et non Surry (p. xlii n. 55) ; absence p. 6 d'un renvoi au tableau 1 (p. 11) ; oubli d'un mot (p. 30, l. 25) ; date manquante en référence (p. 45, n. 11) ; Quillier variant avec R ou T final (p. 36, p. 46 n. 29, p. 201) ; le Trésor des « Chatres » (p. 183, par ailleurs mentionné en bloc, sans précision de cote, dans la bibliographie) ; *hm* au lieu de *him* (p. 41) ; lire Charles VI et non Charles IV (p. 73 n. 55), Berry et non Berri (p. 164), *marital* et non *martial* (p. 167), *peuple* et non *people* (p. 201) ; phrase répétée deux fois (p. 65, 3 l. avant la fin) ; scinder prénom et particule (p. 190, l. 14) ; Margaret avec majuscule (p. 200). L'ouvrage comporte encore une bibliographie cumulative (où manque le ms BnF fr. 15538 cité p. 38) et un index.

Si ce volume ne renouvelle pas entièrement le sujet et qu'un travail éditorial plus attentif pouvait être attendu d'un ouvrage publié chez un grand éditeur international, les études confirment et complètent – parfois brillamment – l'analyse de mécanismes déjà observés, en ce compris l'impact des préjugés des sources et de la propagande de l'époque sur l'historiographie ultérieure et sur nos propres perceptions.

Éric Bousmar, Université Saint-Louis — Bruxelles